

---

*LETTRES sur l'Origine des Sciences & sur celles des Peuples de l'Asie, adressées à M. de Voltaire par M. BAILLY ; & précédées de quelques Lettres de M. de Voltaire à l'Auteur.* A Londres, chez Elmsly ; & à Paris, chez les Freres Debure, Libraires, quai des Augustins. In-8vo. Prix broché, 2 liv. 8 sols. 1777.

**E**N rendant compte au mois d'Avril de l'année dernière (\*) de l'*Histoire de l'Astronomie ancienne*, par M. Bailly, nous observâmes que, dans le IV<sup>e</sup>. Livre de son excellent ouvrage, il penchoit beaucoup à croire que les lumières sont venues du Nord, contre le préjugé reçu, que la terre s'est éclairée comme elle s'est peuplée, du Midi au Nord. (\*\*) Les preuves qu'il donnoit de son opinion étoient toutes ingénieuses & séduisantes ; elles entraînoient l'esprit des Lecteurs, & c'est cette opinion qui a donné lieu à l'ouvrage très-estimable que nous annonçons. » On n'a point eu intention, dit

---

(\*) Page 39 — 58,

(\*\*) Page 47.

» l'Auteur dans un court Avertissement, d'an-  
 » noncer des paradoxes. On a dit simplement  
 » ce que les faits ont indiqué. Ces idées nou-  
 » velles ont trouvé des Approbateurs & des  
 » Critiques.... On a imaginé qu'elles méri-  
 » toient d'être présentées séparément, & d'une  
 » manière qui, en exposant les probabilités &  
 » les preuves, répondit aux difficultés & aux  
 » objections. Comme M. de Voltaire a proposé  
 » quelques difficultés..., on s'est honoré de dis-  
 » cuter la question devant lui. Il est doux de  
 » s'entretenir avec un grand Homme ; il est  
 » naturel de lui soumettre ses idées. Les Let-  
 » tres qu'il a écrites à l'Auteur, ont été pla-  
 » cées à la tête de l'ouvrage, pour exposer  
 » ses doutes, & pour amener le Lecteur par  
 » l'intérêt du style à l'intérêt de la question dis-  
 » cutée. »

Les objections que contiennent les trois Let-  
 tres de M. de Voltaire à M. Bailly, se ré-  
 duisent à ceci. Qu'il y a long-tems qu'il a  
 regardé l'ancienne Dynastie des Bracranes,  
 comme la Nation primitive qui a enseigné &  
 égaré le reste de la terre, en lui laissant le  
 dépôt de ses connoissances, de ses fables &  
 de ses superstitions ; qu'il est convaincu que  
 tout nous vient des bords du Gange, astron-  
 mie, astrologie, métempfycoïse, &c. ; que  
 les Gangarides, à qui la nature prodiguoit tous  
 les biens ; devoient avoir plus de loisir pour  
 contempler les astres que n'en avoient les  
 Tartares Kalmouks & les Tartares Usbeks ;  
 que les autres Tartares, Portugais, Espagnols,

Hollandois, & même François, qui font venus ravager les côtes de Malabar & de Coromandel, ont pu détruire les Sciences dans ces Pays-là, comme les Turcs les ont détruites dans la Grece... nos Compagnies des Indes n'ayant pas été des Académies des Sciences; qu'il y a encore de vrais Savans à Bénarès, où les Espagnols n'ont point introduit l'inquisition; qu'il ne nous est jamais venu de la Scythie Européenne & Asiatique, que des tigres qui ont mangé nos agneaux. » Rien n'est plus ingénieux, dit M. de Voltaire à M. Bailly; que ce que vous dites des premières Observations, qui n'ont pu être faites que dans des Pays où le plus long jour est de 15 heures, & le plus court de 8 «; mais il lui semble que les Indiens Septentrionaux qui demeuroient à Cachemire; vers le 36e. degré, pouvoient bien être à portée de faire cette découverte... A-t-on jamais vu, dit-il plus bas, un Philosophe Grec aller chercher la Science dans les Pays de Gog & de Magog? Dans la 3e. Lettre, ce grand Homme avoue qu'il est ébranlé, & presque converti; que tout ce qu'avance M. Bailly lui paroît d'une si vaste érudition, & appuyé de si grandes probabilités, qu'il sacrifie sans peine tous ses doutes à son torrent de lumieres. Ces trois Lettres de M. de Voltaire sont, comme tout ce qu'il écrit, pleines de traits heureux & piquans, & elles donnent de l'ouvrage de M. Bailly, l'idée que nous en avons conçue. Passons aux preuves de ce Savant Académicien, au sujet de son *Système sur*

*l'origine locale des connoissances humaines* : elles sont contenues dans 10 Lettres qu'il a écrites à M. de Voltaire.

M. Bailly, dans sa première Lettre, après avoir dit qu'on va aujourd'hui à Ferney, comme on alloit jadis à Benarès, chercher des connoissances, convient de la longue existence des Indiens, & des lumieres qu'ils ont eues; mais ces lumieres y étoient-elles nées? Ont-elles pu naître également à la Chine & dans la-Chaldée? Voilà, dit-il, une grande question qu'il ne me paroit pas impossible de résoudre. Nous serons d'accord, en distinguant les époques. Je remonte au-delà du terme où vous vous arrêrez. Si je n'avois à cœur l'intérêt de la vérité, ajoute-t-il, je n'aurois garde d'entrer en lice avec mon Maître. Mais la chose ne doit pas même être considérée sous ce point de vue; il n'y a point ici de combat, ni de dispute littéraire; c'est un entretien tenu dans l'Académie, où Platon préside, & où le disciple du Philosophe propose des doutes pour recevoir des leçons.

Après ces préliminaires, M. Bailly entre en matière. Il est d'accord avec M. de Voltaire, sur les faits astronomiques qu'il a réunis dans son ouvrage, sous le point de vue le plus propre à montrer la marche & les progrès de l'esprit humain; ils ne diffèrent que sur quelques idées qui sont le résultat de ses recherches, & qu'on peut considérer comme la base de l'édifice... Il demande à distinguer ce qu'il

a établi comme vérité , de ce qu'il a proposé comme conjecture.

A l'égard de ce qu'il a dit de l'astronomie connue à la Chine , dans l'Inde , dans la Chaldée , où il trouvoit plutôt les débris que les élémens d'une Science , il fait à M. de Voltaire la question suivante. *Si vous voyez , Monsieur , lui dit-il , une maison de Paysan bâtie de cailloux mêlés à des fragmens de colonne d'une belle architecture , ne concluriez - vous pas que ce sont les débris d'un palais construit par un Architecte plus habile & plus ancien que les habitans de cette maison ? ...* C'est par le même raisonnement qu'il a pensé que les Peuples de l'Asie , héritiers d'un Peuple antérieur qui avoit des Sciences , ou du moins une astronomie perfectionnée , ont été dépositaires de ses connoissances , & non pas inventeurs. ... Il a ajouté que certains faits astronomiques appartiennent à une latitude assez haute dans l'Asie ; ce qui pourroit indiquer la patrie du Peuple primitif. Voilà ce qu'il a annoncé comme vrai ; mais lorsqu'il a dit que les Sciences nées à cette latitude septentrionale , étoient descendues vers l'Equateur , pour éclairer les Indiens & les Chinois , & que les lumières étoient venues du Nord vers le Midi , il n'a pas donné cette conclusion comme une vérité démontrée , mais comme une opinion très - probable. Et c'est ce qu'il appelle son Roman philosophique , fondé principalement sur ce que la plupart des Fables anciennes , considérées physiquement , semblent appartenir au Nord de la Terre ; que

leurs explications réunies paroissent indiquer les habitations successives du genre humain, & sa marche du Pôle vers l'Equateur, en cherchant la chaleur, & des jours plus égaux.

La considération des usages, coutumes, mœurs, naturel des Chinois, est un des premiers obstacles que trouve M. Bailly à croire ce Peuple inventeur. Tout ce qu'il rapporte sur ces differens points est tiré des meilleurs Mémoires que nous ayons. La nature, dit-il, est comme une place forte assiégée depuis le commencement du monde; nous tentons d'en forcer les retranchemens, & les hommes se succèdent en montant sur les épaules les uns des autres; mais il ne voit pas que les Chinois aient usé des avantages de ceux qui viennent les derniers; il en conclut qu'en aucun tems ils n'ont eu le véritable esprit des Sciences, & pour trancher le mot, qu'ils ont été dépourvus de génie; leurs ouvrages ne contiennent aucune connoissance des causes. Ce sont des gens qui vont à tâtons dans un lieu inconnu, sur des indications qui leur ont été données; ils n'ont pas plus inventé l'Optique. Son opinion est que Fohi, étranger, apporta dans la Chine les premiers principes de l'astronomie, & des autres connoissances; qu'il les instruisit en voyant sur eux; & il le croit parce que les traditions se disent, par le même de ce Législateur le fameux *T'ang*, dont l'explication est la base de l'*T'ang*; le premier des cinq Livres canoniques; enfin, parce qu'il a laissé une grande vénération après lui.

La seconde Lettre regarde les Perses, les Chaldéens & les Indiens. Je crois avoir démontré, dit-il, que l'Empire des Perses, & la fondation de Persépolis remontent à l'an 2209 avant J. C. Diemschid, qui bâtit cette Ville, y établit son Empire le jour même où le Soleil passe dans la constellation du Belier. Ce jour fut choisi pour commencer l'année; & il devint l'époque d'une période qui renferme la connoissance de l'année solaire de 365 jours  $\frac{1}{4}$ . On retrouve donc encore, à la naissance de cet Empire, l'astronomie très-avancée. Un Peuple naissant ne consacre point la fondation de sa première Ville par l'observation des phénomènes célestes; d'où il conclut qu'il y a là encore une Colonie sortie d'un Pays trop peuplé, descendant vers un pays plus tempéré & plus fertile, y apportant les Arts & les connoissances; enfin, que Diemschid & son Peuple lui paroissent étrangers à la Perse, comme Fohi dans la Chine. Il trouve aussi chez les Chaldéens une astronomie perfectionnée, mais antérieure à la première époque de leur Histoire connue, & il passe aux Indiens, que M. de Voltaire a pris particulièrement sous la protection sur ce point.

Ce peuple, dit M. Bailly, est bien mieux connu, parce qu'il a plus mérité de l'être. Les Brames sont les maîtres de Pythagore, les instituteurs de la Grèce, & conséquemment, de l'Europe. On leur doit les dogmes de l'immortalité de l'ame & de l'unité de Dieu, &c. &c. Mais comment ont-ils mis les rêveries les plus

grossières à côté d'autres rêveries sublimes & profondes ? Comment ont-ils réuni les jeux de l'enfance à ceux de l'âge mûr ? M. Bailly en conclut que ces contradictions annoncent chez eux, comme par-tout, une philosophie antérieure & dégénérée, des préceptes d'une plus haute antiquité dont ils ont perdu l'intelligence, & qu'ils ont défigurés par les démenances de l'imagination... ce qui prouve que les Indiens sont étrangers à eux-mêmes, & que les Brame ne sont pas des Indiens. La Langue ancienne & savante dans laquelle sont écrits les quatre Livres sacrés, & qui est entièrement inconnue & inintelligible aux Indiens, fournit encore un appui à l'opinion de M. Bailly. Cette Langue est absolument différente du langage ordinaire ; les Brame seuls l'étudient, & parmi eux un très-petit nombre peut à peine se flatter de l'entendre ; or, il demande comment il arrive que le langage primitif & commun se perde chez un peuple. Les Langues changent, sans doute, en se perfectionnant ; mais tôt ou tard elles se fixent. L'abandon total en ce genre n'est point dans la nature de l'homme ; on n'oublie pas la Langue dans laquelle on a reçu les caresses de sa mère, dans laquelle on a fait l'amour, la Langue qui nous a donné nos premières idées ; qui a exprimé celles que nous avons créées.

M. le Gentil a trouvé chez les Indiens, relativement à l'astronomie, de savantes méthodes, & des calculs exacts. M. Bailly a vu lui-même des manuscrits Indiens envoyés par

des Missionnaires, qui renferment des tables astronomiques différentes de celles de M. le Gentil. Cette variété de méthodes, dit-il, indique la richesse de la science; mais un peuple qui fait la terre plate, qui imagine une montagne au milieu pour cacher le soleil pendant la nuit, &c. &c., n'est point l'Auteur des méthodes savantes que nous admirons... Un peuple chez lequel on trouve une Langue riche, abondante, réservée à un petit nombre d'hommes, Langue dans laquelle sont déposés les trésors de la Philosophie & des Sciences, étranger à cette Langue, n'est point l'auteur des richesses qu'elle renferme. Il les a conservées; mais il les a reçues.... Conséquemment, les Bames ne sont point originaires de l'Inde; ils y ont apporté une Langue & des lumières étrangères.

Les Lettres IIIe. & IVe. établissent les conformités entre les Chinois, les Chaldéens, les Indiens, & les anciens peuples, dans les traditions, les usages, la philosophie & la religion, ainsi que les conformités des peuples anciens dans les sciences, & dans les institutions qui y sont relatives. Ces deux Lettres sont pleines de recherches & de faits très-curieux, & qui supposent, de la part de l'Auteur, une érudition très-vaste. Tous ces faits divers tendent tous également à faire appercevoir le peuple antécédent auquel M. Bailly suppose les vraies connoissances oubliées & détruites après lui, & à faire voir par-tout des traces d'une ignorance qui a succédé à la lumière.

La Lettre Ve. a pour objet de prouver que ces conformités ne sont point le produit de la communication ; & la VIe. que ces conformités ne tiennent point essentiellement à la nature ; qu'elles naissent d'une identité d'origine entre tous les anciens peuples , & sont les restes des institutions d'un peuple plus ancien... Quand je verrai , dit M. Bailly , un éléphant qui ne produit pas dans la ménagerie de Versailles , j'en conclurai que c'est un animal étranger , né sous un ciel plus chaud. Quand je trouverai chez un peuple une connoissance qui n'aura été précédée d'aucun germe , ni suivie d'aucuns fruits , je dirai que cette connoissance a été transplantée , & qu'elle appartient à une nation plus avancée & plus mûre.... C'est cette remarque , ajoute-t-il , qui lui a démontré , que les peuples de l'Asie ont été dépositaires , & non pas inventeurs. Il suppose que quelque révolution détruisit un jour l'état de civilisation & de lumière existant en Europe... , & qu'après un grand nombre de siècles , un savant Jurisconsulte venille étudier les loix de cette Europe dans les fragmens & les lambeaux qui seroient restés de ses connoissances ; il verroit avec étonnement un certain nombre de loix semblables chez les Italiens , les François , les Allemands , &c. Ce Philosophe , dit-il , ne trouvera point cette ressemblance dans la nature de l'homme... Si quelqu'un ose lui dire que ces loix ont été communiquées , il demandera par quel charme on a endormi la jalousie nationale , & maîtrisé les esprits au point que plusieurs peuples

se soient soumis aux loix d'un peuple étranger... Le Philosophe conclura de ces rapprochemens, que les peuples de l'Europe ont été primitivement asservis à un peuple qui est l'auteur de ces loix; que ces peuples, par des efforts réitérés & semblables, ont renversé le colosse qui les écrasait, &, en se formant en corps de nation libre, n'ont conservé de leur ancien joug que celui des loix auxquelles l'habitude les avoit accoutumés. Nos Lecteurs aperçoivent aisément la conséquence que tire M. Bailly de cette ingénieuse comparaison.

Avant de déterminer quel est cet ancien peuple primitif dont il retrouve par-tout la trace, il emploie sa VIIe. lettre à prouver que cet ancien peuple a eu des Sciences perfectionnées, une Philosophie sublime & sage... L'estime de nous-mêmes, dit-il, nous trompe; nous nous croyons au haut de l'échelle, & nous n'y sommes pas. Nous croyons que personne n'y est monté avant nous, parce que le tems, qui fait disparaître les humains, efface aussi leurs traces passagères. M. Bailly parcourt dans cette lettre savante toutes les grandes connoissances morales, métaphysiques, ainsi que celles de l'astronomie, répandues chez presque tous les peuples connus; & après avoir approfondi cette Histoire intéressante de l'esprit humain, il passe dans sa VIIIe. lettre, à l'opinion qu'il a annoncée seulement comme probable, qui est celle des Sciences descendues du nord dans la partie méridionale de l'Asie. Comme c'étoit-là le

véritable point de controverse entre M. de Voltaire & le savant Historien de l'astronomie, nous nous arrêterons davantage sur cette lettre. Il n'a point été chercher, dit-il, cette lumière au pays des aurores boréales; il a trouvé des faits qui l'ont persuadé qu'elle avoit pu luire d'abord sous le parallèle de 49 ou 50 degrés: Il a pensé que ce climat étoit peut-être l'habitation du peuple détruit, dont les connoissances ont passé à ses successeurs. Cette idée, ajoute-t-il, est-elle donc si étrange? Il existe encore en Europe des pays méridionaux où les Sciences sont peu cultivées; si elles y font des progrès un jour, la lumière sera descendue du nord; ce qui est possible & naturel en Europe, seroit il donc ridicule en Asie?

Il ne s'étonne point du préjugé établi, que la terre a été peuplée & éclairée du midi au nord; il convient même qu'on a dû le croire... Mais ce qui paroît naturel n'est pas toujours vrai... On a dit: l'homme fut libre dans son choix; il a dû choisir sa demeure dans les pays chauds, fertiles... En prenant possession d'une maison, on se loge dans l'appartement le plus commode; mais les hommes n'ont pas été si libres que nous le supposons; ils sont nés sous le Ciel où la main de Dieu les a placés; ce Ciel fut toujours beau, cette patrie toujours chère... Je conçois, dit M. Bailly, comment les hommes ont pu descendre des montagnes de la Tartarie, quitter la froidure de ces climats, pour habiter les riches plaines de l'Inde... Mais je n'entends pas trop comment la po-

pulation a pu s'étendre dans un ordre contraire. Je n'oserois proposer aux Povençaux d'aller s'établir à Pétesbourg... On ne change que pour être mieux. Je n'imagine pas, dit-il à M. de Voltaire, que les habitans de Bologne & de Florence se transportent jamais vers les glaciers de la Suisse, à moins que ce ne soit pour vous entendre.

En admettant, au contraire, que la population a commencé vers le nord, on conçoit que, semblables aux eaux qui s'amassent sur les montagnes, & que leur poids sollicite à descendre, les hommes forcés par le besoin de vivre, attirés par la chaleur, ont quitté les latitudes élevées, pour vivifier de leur présence & de leur industrie les contrées voisines de l'équateur... L'Histoire ne dit rien de cette marche de la population. M. Bailly en convient; mais, dit-il, l'Histoire ne parle qu'avec les cités; elle parle du séjour des hommes, & non de leurs voyages... Elle en indique cependant quelque chose dans ce qu'elle dit des tems fabuleux. La fable de l'âge d'or est la tradition d'un voyage, & d'un premier séjour regretté dans un nouvel établissement.

Il observe que M. Court de Gebelin, dans son ingénieux & profond travail sur la grammaire comparative, a trouvé des racines communes qui réunissent les langues vivantes de l'Europe aux langues anciennes de l'Asie, débris d'une langue primitive qui fut la source de toutes les autres.

M. Bailly fortifie son système par une mul-

N O V E M B R E , 1777. 165

titude de vraisemblances que lui fournissent & son érudition, & l'art le plus ingénieux de discuter une opinion. C'est sur-tout dans ses vastes connoissances astronomiques qu'il trouve les plus grandes ressources; & en rappelant ici ce qu'il avoit déjà dit dans son premier ouvrage, il redonne à chacune des preuves qu'il avoit employées une force nouvelle.

Convenons, Monsieur, de cette grande vérité, dit-il : la mollesse doit céder au travail; à la longue, le travail doit subjuguier le monde; mais le travail est né dans les lieux après & difficiles. Il lui faut une nature qui invite par des promesses, & non pas une nature qui donne sans qu'on lui demande. Il est né au pays des torrens qui ravagent les campagnes, au pays où la chaleur est compensée par les frimas, où l'une donne des espérances, & les autres des inquiétudes; c'est alors que l'homme déploie ses forces, parce qu'il lutte contre la nature.... Vous l'avez dit vous-même, Monsieur, ajoute-t-il plus bas; c'est du nord que sont sortis les tigres ou les loups qui ont dévoré les agneaux du midi; mais considérez, je vous prie, que le peuple des agneaux est un peuple imbécille, & que celui des loups est un peuple éclairé. Il est donc probable, conclut-il, que la population, les conquêtes, l'esclavage, les lumières se sont étendues sur le globe du nord vers le midi.

Les deux dernières lettres de cette précieuse correspondance ont pour objet de prouver à M. de Voltaire, qui avoit écrit qu'il n'avoit

point la le feu central ; que l'hypothèse de M. de Buffon sur le refroidissement de la terre est plus probable qu'on ne pense ; qu'elle n'a rien qui répugne aux loix naturelles, & surtout qu'elle est très-digne du génie de son Auteur. Il faut voir cette savante discussion dans les deux lettres qui la renferment. La 1<sup>re</sup>. démontre l'existence & l'action sensible de la chaleur propre du globe, & la 2<sup>e</sup>. défend l'opinion du célèbre Comte de Buffon, sur le refroidissement graduel de cette chaleur propre. Persuadé de la réalité de la chaleur interne, cet homme de génie a conçu qu'elle avoit dû être plus grande dans le commencement des tems, & il a conclu qu'elle diminueroit dans la suite des siècles. Le caractère du génie est de tout ramener à des idées simples. Il a considéré la terre comme un globe échauffé jadis jusqu'à l'incandescence, qui se refroidit lentement à raison de sa grande masse. Par des expériences ingénieuses sur des globes de différens diamètres chauffés & rougis, il a observé le tems du refroidissement ; il a cherché par quelle loi ce tems s'étoit augmenté dans les globes qui ont plus de diamètre ; & cette loi connue, il a osé déterminer le tems nécessaire au globe immense que nous habitons, pour descendre de l'état d'incandescence à une température habitable, & pour arriver ensuite de cette température dont nous jouissons à l'état de glace & de mort qui doit être la fin de toutes choses. M. Bailly n'entreprend point de descendre les calculs, ni la détermination des

tems, quoique le sceau du génie y soit empreint. C'est l'idée primitive qui leur sert de base; voilà vraiment l'ouvrage de M. de Buffon, dit-il; voilà l'idée qui passera, j'ose le croire, aux siècles à venir.

J'ai rendu justice, dit M. Bailly à la fin de son ouvrage, à mon illustre Confrere, sans égard ni pour cette fraternité qui m'honore, ni pour l'amitié qui nous l'e; j'ai dit ma pensée, comme si M. de Buffon avoit été un Philosophe Indou. J'avoue que la chaleur propre du globe, & le phénomène de sa diminution ajoutent un grand degré de probabilité à l'opinion que j'ai proposée. Elle n'en peut trop avoir pour mériter l'adoption de M. de Voltaire; la Fable, l'Histoire, l'Astronomie, la Physique sont pour elle; il ne faut pas qu'Appollon se sépare des Muses, & leurs suffrages sollicitent le sien.

Ce que nous avons cité de cet ouvrage de M. Bailly, en suivant l'extrait qu'en ont donné les Auteurs du *Journal Encyclopédique*, doit prouver, indépendamment du mérite essentiel & considérable du fond, que cet Académicien fait revêtir des graces de l'esprit, du style & du goût, les matieres les plus abstraites, & qu'il est difficile de se faire lire avec plus d'attrait. Aussi, disent les Auteurs du *Journal des Beaux-Arts*, le Roman le mieux écrit, & le plus intéressant, est moins attachant que cet ouvrage.

Quelque parti que l'on prenne sur les opinions de l'Auteur, dit M. de la Harpe, on

ne peut nier que son ouvrage ne soit celui d'un homme aussi distingué par son esprit que par ses connoissances , qui a de l'agrément & de l'imagination dans le style , qui doit plaire à ceux même qui ne seront pas de son avis. Depuis que les Savans demandent à la Nature son secret , qu'elle ne veut pas dire , chacun s'est fait tour-à-tour l'interprete de son silence , continue M. de la Harpe. Mais parmi ces Commentaires plus ou moins heureux , estimons ceux qui sans nous mettre d'accord sur le premier principe , mêlent à leurs hypothèses incertaines une foule de vérités particulières , & joignent l'amusement à l'instruction. La Philosophie a ses Fables comme la Morale : elles sont bonnes , quand elles font penser.

Le même Journaliste remarque encore qu'une des preuves de nos progrès , c'est cette foule de Livres agréables sur des matières abstraites , que le jargon scientifique rendit long-tems inaccessible au plus grand nombre des Lecteurs. Rien n'a plus contribué , dit-il , à répandre le desir de s'instruire. Ce n'est pas qu'il faille moins de peines & de travaux quelquefois pour pénétrer dans le sanctuaire de la science , mais du moins on ne voit plus sur le seuil les monstres qui s'y présentoient en épouvantail , & l'on peut causer sous les portiques avec des hommes de bonne compagnie.

Quand ces Lettres ne seroient pas d'ailleurs un modèle d'esprit & de discussion Philosophique , disent les Auteurs du *Journal de Paris* , elles mériteroient toujours les plus grands éloges

éloges par l'exemple d'une politesse peu commune entre deux hommes-de-lettres qui cherchent la vérité de bonne-foi, & qui la croient bien plus solidement établie sur l'autorité du raisonnement que sur celle des injures.

Au reste, si l'on demandoit à quoi servent ces recherches, qu'importe aux hommes la marche de la lumière & la connoissance du peuple qui a éclairé les autres, on répondroit avec un Journaliste, que c'est une révolution digne de remarque, que celle qui a plongé le genre humain dans la barbarie, après le regne de la Philosophie & des Sciences. La marche de l'esprit développé par l'exercice de ses facultés, puis arrêté, engourdi & précipité dans l'ignorance, renaissant ensuite à la lumière par la succession de ses travaux : cette Histoire de l'homme est sans doute aussi intéressante que celle de ses passions & de ses vices. Il est donc utile de reposer la vue sur les essais de la raison, sur le développement de ses forces ; & l'ouvrage de M. Bailly exercera plus les esprits curieux, sera plus satisfaisant pour les âmes sensibles, que les Annales tristement monotones des erreurs des hommes.

Enfin, nous ne trouvons, dans les Journaux qui ont annoncé le Livre de M. Bailly, que des éloges pour ce savant Académicien. Le *Mercur* seul, a fait quelques observations que l'impartialité dont nous faisons profession nous oblige de rapporter. M. Bailly, en parlant du déluge, a cru devoir ne pas citer l'Écriture, parce qu'elle ordonne, dit-il, de croire

*Et qu'il s'agit ici de démontrer, ou du moins de persuader.*

Les Auteurs du *Mercur*e observent que l'Écriture, en mettant même à part tous les motifs puisés dans la foi, qui nous oblige de la respecter, renferme beaucoup de lumières propres à diriger les Savans qui étudient l'Antiquité; & c'est, disent-ils, se priver d'un secours unique, même à titre de Savant & de Littérateur, que de la mettre à l'écart. En effet, continuent les mêmes Journalistes, qu'on lise l'ancien Testament dans tout ce qu'il contient d'historique, & singulièrement dans tout ce qui est sorti de la plume de Moïse en ce genre, on n'y trouvera rien de ce qui défigure les plus anciennes chroniques des peuples de la terre; on n'y trouvera ni récits omanesques, ni calculs excessifs, ni chronologie incroyable, ni successions de Dieux, de demi-Dieux & de Monarques, portées de génération en génération jusqu'à des tems infinis. Moïse, antérieur de plus de 1000 ans au plus ancien Historien connu parmi les Auteurs profanes, fixe la création du monde environ à 2433 ans avant la date de sa propre naissance. Rien de si curieux & de plus vraisemblable que ce qu'il nous apprend sur la formation du genre-humain, sur sa propagation, sur ses premiers établissemens, sur les premières traces d'un Gouvernement civil, sur l'origine de l'Agriculture, de la vie pastorale, &c. & sur diverses particularités qui intéressent les Sciences & les Beaux-Arts, comme la Musi-

que, l'Histoire, la Géographie, la Médecine, l'Anatomie, & toutes les parties de la Philosophie : à tous ces égards, les écrits de Moïse & ceux des Prophetes sont un trésor d'érudition, une source inépuisable de faits & de détails instructifs pour les Savans de tout ordre. Par exemple, les mesures déposées dans le sanctuaire par Moïse, qui sont regardées comme un précieux monument, auroient, ce semble, pu être employées par l'Auteur des Lettres, & lui servir de preuves sur cet objet.

Quant à cette idée que l'Europe sera peut-être inconnue dans l'avenir, les mêmes Journalistes ne croient pas qu'elle soit généralement adoptée : ils seroient plutôt portés à croire que lors même que la moitié de l'hémisphère seroit engloutie, les connoissances seroient conservées par celle qui subsisteroit, grace à l'Imprimerie; aussi ne peut-on regarder que comme hasardée l'opinion, que peut-être un jour l'Europe sera entièrement inconnue. Nous ne détaillons pas, disent-ils, les preuves qui établissent que tous les anciens Empires, tels que la Chine, l'Egypte, la Grèce, &c. ont commencé par les montagnes; & nous nous bornerons à observer que la division du Zodiaque en 12 signes, remontant à l'an 4600 avant Jesus-Christ, correspondant par conséquent au tems d'Adam, à peu-près, en comptant 3000 ans de Jesus-Christ au déluge, & 1600 ans entre Adam & le déluge. Quant à notre arithmétique, continuent les Journalistes, elle s'arrête à dix, parce que nous

## 172 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

n'avons que dix doigts, & que tous les Peuples ont compté par leurs doigts. Les chiffres des Romains s'arrétoient à cinq, parce qu'ils ne comptoient que les doigts d'une main.

Les Lettres de M. Bailly viennent de trouver un adverfaire qui admet, il est vrai, l'existence d'un peuple primitif, qui a éclairé les autres peuples, mais il le place dans une région bien éloignée de l'Asie. Ce nouvel adverfaire qui se présente dans l'arène, est M. l'Abbé Beaudeau, dont nous ferons connoître le *Mémoire* dans notre prochain Journal.

(*Journal Encyclopédique ; Journal des Sciences & des Beaux-Arts ; Journal de Politique & de Littérature ; Journal de Paris ; Gazette universelle de Littérature ; Journal des Dames ; Mercure de France ; Avis Divers.*)

